

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 13 JANVIER 1900.

No 245

SOMMAIRE

Un coup de crosse, *Vieux-Rouge* — Entre Femmes, *Fervent* — Compagnon de Chaine, *Libéral* — Rosario, *Flute* — Chronique, *Rigolo* — Autour d'une statue, *Jean de Bonnefon* — La Cité du Sang : Marqueurs, *Maurice Talmeyr* — L'Ami d'Yvon, *Jean Richépin* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au **REVEIL** ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le **REVEIL** est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

UN COUP DE CROSSE

Bing ! Bang ! Boum !!!
Enfin !

Le voilà appliqué le premier coup de crosse attendu avec impatience par tous ceux qui savaient bien que le nouvel archevêque finirait, comme ses prédécesseurs, par commettre une sottise pommée.

Après avoir fait une réclame savante depuis son avènement au pouvoir ; après avoir accepté toutes les invitations qui lui étaient adressées de toutes parts, même pour des banquets écossais ; après avoir usé tous les encensoirs de sa cathédrale, et ceux de la plupart des autres églises de son diocèse, monsieur Bruchési a cru qu'un coup de trique bien appliqué raffermirait son autorité.

Pour cette exécution il a choisi une humble paroisse habitée par de braves gens pétris dans la foi. Si encore le motif qui a porté l'évêque à cette extrémité valait quelque chose, on aurait moins à dire, mais les lecteurs du **REVEIL** vont

pouvoir en juger par eux-mêmes, car nous tenons l'histoire que nous allons raconter de l'une des victimes de la vanité épiscopale et de la fatuité de la chanoinerie.

Il y a quelque temps déjà l'évêque avait jugé à propos de diviser la paroisse de l'île du Pads en deux, c'est-à-dire de détacher l'île St Ignace de l'ancienne paroisse.

L'île St Ignace est habitée par à peu près deux cents chefs de famille ; les uns sont cultivateurs, les autres sont navigateurs, et il a toujours existé des rivalités entre eux. Les cultivateurs sont plus riches mais beaucoup moins nombreux.

Quand il s'est agi de construire l'église paroissiale, le curé, naturellement, a choisi l'endroit qui convenait le mieux aux cultivateurs, suivant en cela le précepte ecclésiastique qui proclame par les actes des ministres de l'Évangile que le peuple n'est bon que pour payer, tandis que les grosses poches, comme on les appelle en ce pays, doivent être choyées et ménagées.

Lors d'une élection de marguilliers, les navigateurs, en vertu du nombre, remportèrent d'emblée l'élection de leur homme, mais ils avaient compté sans le curé, qui déclara que son adversaire était son choix à lui, et qu'il n'en démordrait pas. — De là, procès.

Tout naturellement, un curé qui plaide a toujours raison, et les francs-tenanciers furent déboutés de leur action en première instance, mais ils inscrivirent leur cause en appel, où elle est encore.

L'élection annuelle des marguilliers devait avoir lieu il y a quelques semaines, et les paroissiens furent invités à se réunir dans l'église neuve qui n'est pas encore tout à fait terminée. Les bancs n'étant pas encore installés, les paroissiens se tenaient debout.

Au début de la séance, M. le curé déclara que c'était lui qui déciderait sans discussion quels étaient les paroissiens qui auraient droit de voter. Les francs-tenanciers s'opposèrent à cette manière de régler le différend, et quelques-uns d'entre eux prirent sans cérémonie M. le curé par les épaules, et le persuadèrent par derrière de rentrer dans la sacristie.

De retour à l'église, une bataille en règle s'engagea entre les deux factions, et il y eut une pluie de coups de poing bien administrés et le sang coula.

C'est ici que l'intervention de M. Bruchési se présente.

Au lieu d'envoyer à l'île St Ignace un vieux curé qui aurait persuadé aux paroissiens, par de sages paroles, qu'ils avaient en grand tort de profaner le temple et de souiller l'église, il leur expédie un brouillon, expert en théologie, le tout petit chanoine Archambault, qui monte sur ses tout petits ergots, et ne trouve rien de mieux à faire que de punir tous les paroissiens dans les termes qui nous ont été rapportés par un témoin de toute la scène.

Un silence de mort régnait dans l'édifice pendant que le curé célébrait la messe basse, les réponses monotones et les syllabes mal articulées du servant de messe rompant seules la lourdeur de ce silence.

Durant ce temps l'exécuteur des hautes œuvres de l'archevêque préparait son sermon, ou plutôt son anathème.

Ce qui suit a été publié dans la *Patrie* et malgré tout le crétinisme que nous ne connaissons à cette feuille, nous ne croyons pas que la rédaction de ce compte-rendu ait jamais pu germer dans la cervelle d'un laïque, mais qu'elle a été concoctée de toutes pièces dans les usines de l'évêché.

Voici le compte-rendu :

La Justice de l'Eglise, qui va vous punir, servira peut-être à fléchir la justice du Dieu que vous avez offensé.

Ce sont les paroles prononcées par M. le chanoine Archambault, aux paroissiens de l'Île St-Ignace, à la messe, le jour des Rois. La nouvelle église, qui n'est pas encore terminée, était remplie ce jour-là, et la première messe qui s'y disait, au lieu d'être célébrée au milieu des cantiques d'allégresse, ressemblait plutôt à un service funèbre. Toute l'assistance était debout, car il n'y a pas encore de sièges, et l'on n'a pas voulu toucher aux chaises de la chapelle profanée. M. le curé Lachapelle célébra la messe basse, silencieux, sans musique. Le curé, pâle et défait, cachait mal son émotion. Et sa voix se brisa en sanglots, quand, à la prière, après la messe, il arriva aux paroles :

Enfants d'Eve, malheureux exilés, nous élevons nos cris vers vous. Nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes.

Les larmes de ses paroissiens se mêlèrent à celles de leur curé et il serait difficile de peindre l'émotion qui régna dans l'assistance.

Et toutes les figures mornes que l'on voyait dans l'enceinte, semblèrent lever les yeux avec crainte, quand M. le chanoine Archambault apparut pour prononcer la sentence que chacun savait devoir être sévère.

La voix de monsieur le chanoine s'éleva, froide, tranchante et sévère. Il parla brièvement :

Il y a trois justices, dit-il, que les hommes doivent respecter et craindre : la justice civile, la justice de l'Eglise, la justice de Dieu. Vous les avez offensées toutes les trois. De la première, je n'ai pas à m'occuper, vous réglerez vos différends entre vous.

La justice de Dieu est terrible dans ses châtiements, priez-le qu'il vous épargne. La justice de l'Eglise, qui est chargée de vous punir, servira peut-être à fléchir le courroux du Dieu que vous avez offensé.

M. le chanoine démontra l'étendue du scandale dont les paroissiens de St-Ignace ont été cause. Les journaux s'en sont emparés et bien-

tôt jusqu'en Europe, on saura que dans notre province si religieuse il s'est trouvé des catholiques qui n'ont pas craint de commettre des fautes abominables dans leur église. Il faut donc si votre faute a été grande, que le châtiement soit exemplaire.

M. le chanoine lit alors le décret de Mgr Bruchési, prononçant l'interdiction sur la paroisse de St-Ignace de Loyola. Le décret comporte que l'église sera fermée. Le curé ira résider à Berthierville, où on devra aller le chercher quand on aura besoin de ses services. Il n'y aura aucune cérémonie religieuse dans l'église, à part une basse messe le dimanche, sans cloche. Les baptêmes et mariages seront célébrés à la sacristie, et les malheureux qui mourront pendant le temps de l'interdit n'auront aucun service funèbre. Leur dépouille sera conduite au cimetière et inhumée avec la seule bénédiction à la fosse. En aucune circonstance joyeuse ou triste, les cloches ne sonneront. La punition pourrait être plus sévère, mais il ne faut pas punir les innocents avec les coupables.

C'est pourquoi ces quelques prérogatives sont laissées à la paroisse : c'est-à-dire la messe basse une fois la semaine, et les baptêmes et les mariages, à la sacristie. La paroisse demeurera sous le coup de l'interdit tant que les auteurs de cette malheureuse affaire n'auront pas demandé pardon et fait amende honorable.

Il me serait impossible de vous redire cette scène lugubre qui suivit la lecture du décret, quand M. le chanoine ordonna le dépouillement des autels et la sortie du St-Sacrement. Ce fut un silence de mort terrible et navrant. Le chœur entonna le "Miserere" ; les fleurs de l'autel, les cierges, tous les ornements disparurent et la porte du St-Tabernacle restée ouverte montra aux paroissiens l'autel déserté par le Dieu qu'ils en avaient chassé.

Et quand tout fut fini, M. le chanoine dit à la foule :

Maintenant, sortez et qu'on ferme les portes.

Et pendant que la foule atterrée s'écoulait, un son lugubre et navrant venait à ses oreilles : c'était le glas des trois cloches qui sonnaient l'

deuil épouvantable qui venait de frapper la paroisse de St-Ignace de Loyola.

Ceux qui connaissent bien le Canada, ceux qui ont passé quelques années parmi ces braves gens que l'on appelle les *habitants*, comprendront de suite la terreur qui a dû rentrer dans leurs âmes à l'audition de ces paroles de malédiction et de haine.

Et cependant ils n'ont vu là qu'un pâle reflet des menaces et du châtement qui sont réservés aux malheureux qui ne voudront pas faire amende honorable, la corde au cou, et demander pardon, non pas à Dieu mais à la vanité ecclésiastique qui, pour ne servir ee l'expression d'un ancien collaborateur du REVEIL, est l'incommensurable dans l'infini.

Au cours de son sermon, le petit chanoine, la dextre étendue et promenant une bague chatoyante sur les têtes courbées de ses esclaves, s'exprimait en ces termes :

Oui, mes frères, si vous lisez l'Ancien Testament vous verrez qu'un jour un audacieux osa porter la main sur l'Arche Sainte, et l'Éternel le foudroya. Dans la circonstance actuelle, Dieu, dans sa sagesse, n'a pas jugé à propos de vous punir jusqu'à ce point. Vous avez profané son temple, vous avez souillé le saint parvis, et vous êtes encore vivants. C'est que la justice éternelle, qui est immuable, a voulu vous donner le temps de vous repentir de votre action.

Et comme fiche de consolation, le prédicateur ajoute :

Si par la suite, des malheurs frappent votre femme et vos enfants, si vous perdez vos biens terrestres, ce sera une punition méritée. Et je dirai plus, cette punition ne vous atteindra peut-être pas dans votre génération actuelle, mais l'Église a le droit de vous punir et prononcer l'anathème non seulement contre vous personnellement, mais encore jusqu'à la troisième génération qui vous suivra.

Voilà la manière de convaincre qui est

encore en honneur à l'évêché de Montréal.

Nous l'avons trop bien connue dans l'affaire du *Canada-Revue* pour l'oublier jamais, et il ne se passe pas encore de jour que nous n'éprouvions pas de tort causé par cette affaire.

Nous demanderons cependant à Monsieur Bruchési, si la campagne déloyale qu'il a faite contre le *Canada-Revue*, ses rédacteurs, ses directeurs, ses abonnés et ses lecteurs a coûté lourd à l'évêché, et s'il a pour deux sous de franchise, il répondra que le plus perdant dans toute cette affaire, c'est encore l'évêché.

Que Monseigneur continue ces manœuvres, qu'il manie la crosse le plus souvent possible, c'est ce que nous désirons et souhaitons de tout notre cœur.

Le jour où le Canadien sera courbé jusqu'à terre ; le jour où il sera dépouillé de tout ce qu'il possède, lorsque la rapacité cléricale lui aura enlevé le peu de guenilles qui lui restent encore, il se relèvera peut-être, et dira :

« C'est assez ; n'allez pas plus loin ! »

Mais pour arriver à ce résultat, il faut émanciper d'abord la femme canadienne par une éducation raisonnée, et malheureusement nous n'en sommes pas encore rendus là.

VIEUX-ROUGE.

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

Demandez la DERMAINE pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

ENTRE FEMMES

Nous sommes dans un siècle de progrès. Ceci a déjà été amplement prouvé, et, quoi qu'on en dise, le Canada-français n'est pas en arrière, comme nous allons le prouver tout à l'heure.

Le clergé de nos jours ne partage pas l'opinion de St-Augustin — après sa conversion — à l'égard des femmes, et j'en trouve la preuve dans la démonstration qui vient d'avoir lieu à l'évêché.

Monseigneur, qui trouve le moyen à lui tout seul, d'administrer un immense diocèse, de conduire quatre cents curés, de diriger deux journaux quotidiens à grand tirage, de prêcher des missions aux protestants sans compter celles qu'il inflige aux catholiques, et d'administrer de ci de là un coup de crosse aux récalcitrants, a décidé de faire quelque chose de mieux, d'innover, pour ainsi dire, et de mériter pour de bon la qualification d'évêque *fin-de-siècle* qu'on a accolée à son nom.

Il a donc résolu de convoquer en son palais, au début de l'Année Sainte, les sujettes de son diocèse qui voudraient bien lui rendre visite.

En ma qualité de journaliste-homme, je n'avais pas le droit de me rendre au palais, et je regrette infiniment de n'avoir pu assister à cette réunion de jupes et de jupons, mais tout de même, il me semble voir d'ici la scène qui s'est passée dans le grand salon de l'évêché à la réception de ces dames.

D'abord, monseigneur, tout près du grand fauteuil, avec le sourire de ses lèvres minces qui veut dire : " Attends un peu, toi, je suis plus fort que toi. "

Ensuite, en rangs d'oignons, les chanoines rasés de frais, la bouche en cœur, les

narines gonflées, le teint rosé et l'œil émerillonné, groupés ensemble et saluant avec précision.

Puis le défilé des vieilles bigotes et des jeunes intrigantes venues là pour prouver leur zèle et aussi pour détailler les toilettes des *autres*.

Je trouve une liste de ces visitenses dans un journal quotidien, et je me fais un devoir de la publier pour le conserver à la postérité. Le journal quotidien, comme son nom l'indique, ne dure qu'un jour, tandis que la revue hebdomadaire est conservée dans les bibliothèques et apprendra aux générations futures que les femmes dont les noms suivent sont allées en l'Année Sainte 1900 visiter leur premier pasteur et ses mignons chanoines ; elle leur dira aussi qu'elles ont été fort bien accueillies et invitées à revenir, ce qu'elles ne manqueront pas de faire ; et elle leur prouvera surtout que notre vénérable archevêque, monsieur Bruchési, ne rate jamais une occasion de faire de la réclame, et qu'à ce point de vue, il est dix fois supérieur aux agents de publicité des deux grands journaux qu'il dirige.

Voici la liste des noms de ces dames que je publie sans aucun commentaire, avec des lettres magiscules partout où elles en méritent :

Mme S. de G. Beaulieu, Mlle de Salaberry, Mme F. X. Choquet, Mme James Rogers, Lady Hingston, Mme Donat Brodeur, Mme Sarveyer, Mme J. B. Brouillette, Mme Ritchot, Mlle Camille Dell-tosse, Mme Alfred Benoit, Mme Fred C. Larivière, Mlle Eva Thibault, Mlle P. Boursier, Mlle Valois, Mme Beaudet, Mlle Mailloux, Mme V. Pauzé, Mlle B. Lamarche, Mme S. S. Babilères, Mlle H. Laliberté, Mme F. Prud'homme, Mme S. Z. Lebœuf, Mlle Berthiaume, Mme Pillet, Mlle Pillet, M. et Mme James McShane, Mme Louis Masson, Mlle M. Latrémouille, M. et Mme Louis Lesage, Mlle Lesage, Mlle Dansoreau, M. et Mme Louis Fréchette, Mlle Fréchette, Mlle

Dillon Lawrence, Mlle Leduc, Mme Alexandre Dupuis, Mme A. Parry Burke, Mme W. Deroome, Mlle M. Lemieux, Mme J. H. Loranger, Mlle Surveiller, Mme Bartley, Mlle Bartley, Mme F. A. Lallemand, Mlle Laurendeau, Mlle Irène Beaubien, Mme Edouard LeBel, Mme E. Cox, Mlle Cécile Leclair, Mme E. P. Fréchette, Mme C. Laberge, Mme M. Brossard, Mme J. F. W. Hardwood, Mlle Pringle, Mme Garrett, Miles Cox, Mme C. Lavolette, Mlle Steele, Mlle Villeneuve, Mme C. Bruchési, Mlle Desnoyers, Mme de Bellefeuille Macdonald, Mlles Macdonald, Mme A. E. de Lorimier, Mlle de Lorimier, Mme J. Loranger, Mlle A. Bourbonnière, Mlle S. Renaud, Mme P. Lussier, Mlle E. Bourbonnière, Mme F. B. McNamee, Mme E. Globensky, Mme Chs. F. Smith, Lady Lacoste, Mme Wurtele, Mlle O'Brien, Mme C. Leblanc, Mlle Leblanc, Mme Harrison, M. A. Demers, Mme C. S. Snowdon, Mlle Alice Lalonde, Mme Albert Gauthier, Mlle Gabrielle Lenoir, Mme J. L. Archambault, Mme T. R. Lenoir, Mlle Lenoir, Mme J. Gariépy, Mme C. Chaput, Mme E. A. Généreux, Mme Louis Allard, Mme Chas Cusack, Mme Flavien J. Grauger, Mme A. Jobin, Mlle E. Viger, Mme D. E. Desjardius, Mme Vre D. S. Viger, Mme L. B. de Gonzague, Mlle Jobin, Mme F. S. Steele, Mme N. Préfontaine, Mme H. Labelle, Mlle Daly, Mme C. Panet Joubert, Mme A. Hébert, Mme Dr Mathieu, Mlle L. Valois, Mme J. Frigon, Mme J. B. Baby, Mlle Emma Beaulieu, Mme Fréchon, Mme A. St-Charles, Mme S. Simard, Mme J. J. Russell, Mme B. Bowes, Mme A. A. Wilson, Mme G. A. Raymond, Mme G. Gagnon, Mme L. Bélanger, Mlles Labelle, Mme et Mlle Duchastel de Montrouge, Mme J. N. Brossard, Mme J. F. Denis, Mme et Mlle H. J. Jeffrey, Mme Génau, Mme Numa, E. Brossoit, Mme L. H. Dugas, Mme G. E. Larin, Mlle Baby, Mme F. Larin, Mlles Vilbon, Mlle Letondal, Mme F. X. Gauthier, Mme Allau, Mlle Joubert, Mlles Desjardius, Mme R. G. de Lorimier, Mme P. E. Labelle, Mme F. Patenaude, Mme Ryan, Mme J. Hudon, Mme H. Guérin-Lajoie, Mlle R. B. Robichaud, Mlle A. Maréchal, Mlle L. Robichaud, Mlle L. Houle.

Comme les lettres capitales sont épuisées, nous compléterons la liste dans notre prochain numéro.

J'espère que l'on me saura gré de n'avoir pas laissé tomber cet incident dans l'oubli.

FERVENT

Compagnon de Chainé

Cette fois, c'est un curé.

Cela n'est pas très flatteur, mais on est bien obligé de prendre ce qu'on nous donne.

L'abbé D. Gosselin, avec lequel nous avons eu une petite difficulté il y a quelques années, a vu sa gazette, la *Semaine Religieuse de Québec*, répudiée par son Ordinaire.

C'est triste, mais c'est comme ça.

C'est égal, nous voilà trois têtes sous le même bonnet : Ernest Pacaud, A. Filiatreault, D. Gosselin, ptre, curé, tous trois sous la censure ecclésiastique.

Cette réunion nous rappelle l'aventure qui est arrivée un jour à l'ami Geoffrion qui s'intéressait beaucoup en son vivant à l'œuvre de l'Hopital Notre-Dame.

Les dames patronesses avaient érigé une tente qui occupait le square de la Place d'Armes. Le support principal de la tente était tout naturellement au milieu de la place. La kermesse devait durer une semaine et l'on se relayait à tour de rôle pour captiver l'intérêt et tenir l'enthousiasme au plus haut degré d'intensité.

Dans le cours de la semaine on avait délégué l'hon. Geoffrion, un jour qu'il avait des loisirs, pour réchauffer le zèle et ramasser le plus possible pour l'institution. Vers midi, un coup de vent imprévu menaçait d'emporter la tente et de disperser toutes les merveilles que les dames y avaient entassées.

Un gros et gras curé de campagne qui se trouvait au centre empoigne le pôteau principal pour l'empêcher de chûter. Il avait à ses côtés notre célèbre avocat qui faisait tous ses efforts pour éviter un malheur. La tente résista à la tempête et tout est bien qui finit bien.

Alors le curé dit à M. Geoffrion.

— Nous avons contribué à sauver la situation, mais qui donc êtes-vous ?

— Ah ! vous ne me connaissez pas ? Eh bien, mon nom est Geoffrion, et c'est bien la première fois qu'on tire du même côté.

Nous sommes aujourd'hui dans le même cas, Pacaud, Gosselin et moi.

Que le saint nom de Dieu soit béni !

LIBERAL

ROSARIO

Nous trouvons la lettre suivante dans "La Presse" :—

Notre jeune compatriote, M. Rosario Bourdon, a donné une matinée d'adieux, samedi dernier après-midi, à la salle du Monument National, devant un auditoire d'une centaine de personnes.

Le programme a commencé par une romance de "Marchner," exécutée par MM. Emery Lavigne, Goulet et Dubois. Ces artistes ont souvent l'habitude de jouer ensemble sous le nom de "Trio Haydn." Nous n'avons pas nommé ces messieurs dans l'ordre qu'ils paraissent sur les programmes et dans les journaux, pour la bonne raison que, si un "trio" a été écrit pour "piano, violon et violoncelle," il faut en nommer les exécutants dans le même ordre que le compositeur a nommé les instruments pour lesquels il a écrit. Faire autrement semblerait aussi singulier que de faire passer le nom d'un soliste après celui du pianiste accompagnateur. Disons, toutefois, que le "trio" a bien rempli sa tâche. M. E. Lavigne comme d'habitude, a joué les accompagnements en bon musicien.

Le jeune Bourdon a été entendu dans plusieurs morceaux de genres différents. Il faut dire, immédiatement, qu'on ne joue pas du violoncelle comme cela à quatorze ans sans avoir beaucoup de talent. L'exécution, tout en laissant encore beaucoup à désirer, ce qui est naturel à son âge, est facile; son intonation est excellente. Nous conseillons, cependant, à notre jeune ami de bien accorder son instrument avant de commencer ses morceaux. Peu importe si la chose est désagréable pour tout le monde. Il vaut mieux répéter des quintes consécutives plusieurs fois, et être sûr d'être bien d'accord, que de sembler jouer faux précisément parce que l'instrument n'a pas été scrupuleusement mis au diapason du piano. Nous ne blâmerons pas trop la qualité du son : nous voulons en rendre responsable l'instrument dont il se sert. Si les bons instruments à cordes étaient toujours entre les mains de ceux qui le méritent, que d'heureux ne feraient-ils pas chez les musiciens de talent qui n'ont pas toujours les moyens de les soustraire à ceux dont la tête

est souvent plus vide que le gousset! Il faut, toutefois, en dépit d'un instrument plus ou moins neuf, chercher la qualité en même temps que la pureté et le velouté du son.

De plus, que notre jeune ami comprenne bien, dès maintenant, que l'exécution, c'est-à-dire le "technique," est chose secondaire : que les premières qualités d'un grand artiste,—outre celles du son, dont nous venons de parler.—sont le sentiment, la sensibilité, la vraie expression, de l'enthousiasme, de la grandeur dans le jeu, en un mot le feu sacré et ce qu'on appelle généralement du tempérament. Le jeune Bourdon ne nous a guère donné la preuve, samedi dernier, de l'existence de ces qualités chez lui. Il est à l'âge où les années sont précieuses, et nous lui conseillons fortement d'aller, sans tarder, puiser à bonne source l'éducation nécessaire au développement de toutes les qualités que nous venons d'énumérer. Qu'il aille à Paris ou à Bruxelles, sinon, qu'il retourne à "Grand" au plus tôt ; cela lui vaudra encore infiniment mieux que de rester à Montréal.

Si Fritz Giese, le violoncelliste hollandais, était encore vivant, nous le lui recommanderions comme professeur, car, il passait, à juste titre, pour un des plus grands violoncellistes du monde. On nous dit que M. Bourdon ira bientôt à Londres. Il pourra-t s'adresser, là, à M. Hollman, que l'on considère aujourd'hui comme l'un des plus grands maîtres du violoncelle. Peut-être M. Hollman le prendrait-il comme élève.

Dans tous les cas, nous faisons des vœux bien sincères pour que notre jeune compatriote ait l'opportunité de pouvoir donner toute la mesure de son talent. Pour cela, outre la bonne direction qu'il devra recevoir, il lui faudra un travail opiniâtre et constant de plusieurs années : il devra faire la sourde oreille à toutes les flatteries intéressés, ainsi qu'aux compliments ridicules et exagérés des ignorants. Nous souhaitons que le violoncelle puisse un jour trouver un maître en M. Rosario Bourdon, et le Canada, une gloire nationale.

Nous n'avons aucun commentaire à ajouter à cette appréciation qui nous semble complète et

ne voile en aucune manière les faits qui se sont passés.

Rosario, laissé à lui-même aurait attiré un auditoire nombreux ; une partie de son entourage a nuï à son succès au dernier concert. Le critique de la *Presse* ne le dit pas en toutes lettres, mais il le laisse entendre assez clairement.

FLUTE.

CHRONIQUE

J'ai la douleur de vous annoncer, chers lecteurs, le trépas presque subit du *Bulletin de la Presse*, le petit dernier à l'hon. M. Berthiaume.

Quoique très jeune, le défunt avait beaucoup de qualités du cœur et de l'esprit et promettait une belle carrière.

Ce qui me reconforte un peu, après une perte aussi sensible, c'est que l'enfant est parti muni de toutes les consolations spirituelles.

S'il est vrai que Monseigneur Bruchési lui a envoyé sa bénédiction par le téléphone sans fil.

Ce sera une véritable consolation spirituelle pour le malheureux père, qui pourra ajouter ce nouveau témoignage d'estime de notre premier pasteur aux nombreuses lettres qu'il a déjà reçues de la même source.

* * *

Le *Globe* a dicté une ligne de conduite à l'hon. M. Laurier, et les chefs du parti ne trouvent rien à dire. Il est fort probable, cependant, que le ressentiment de M. Tarte se traduira d'une autre manière. Le grand organe anglais, contre lequel on ne peut pas se battre ouvertement, en vertu des règles de la discipline de parti, se repentira tôt ou tard de l'audace qu'il a montrée en donnant des conseils aux ministres.

* * *

Il paraît que nous allons avoir un troisième contingent. Pourquoi ne pas envoyer immédiatement tous les Canadiens là bas ? Ce sera plus tôt fait et nous n'en entendrons plus parler.

* * *

UNE SURPRISE.

On est réellement étonné de l'effet bienfaisant d'une simple dose de BAUME RHUMAL sur la gorge embarrassée.

Monseigneur serait bien aimable de me renseigner sur un point qui est resté obscur dans mon esprit au sujet du magistral soufflet donné à la *Presse*.

Si j'ai bien compris la pensée de sa Grandeur, il prohibait la publication d'une gazette le jour de l'Épiphanie. Alors pourquoi permet-il la publication, le même jour de la *Semaine Religieuse*, qui est daté du 6 si les chiffres ne nous trompent pas ?

Un bon ami des États-Unis vient de m'envoyer un exemplaire d'un journal publié à Woonsocket, État du Rhode-Island, par Jean des Erables, ancien rédacteur à la *Croix* de Montréal, journal quotidien si *cher* aux messieurs de Saint-Sulpice.

Mon ami m'assure que c'est l'argent des curés qui va sustenter la *Cloche du Dimanche*, c'est son nom. Cela ne m'étonne en aucune façon, car Jean des Erables s'y entend comme pas un à la culture de la carotte ecclésiastique.

Je trouve cette poésie sur une seule page encadrée de noir et tachetée de petites gravures qu'à la rigueur on peut prendre pour des oiseaux :

A LA CLOCHE

Salut, religieux Organe,
Cloche des petits et des grands,
Dont l'aimable carillon plane
Et sur la ville et sur les champs.

Modeste feuille, œuvre de zèle,
Utile instrument pour le bien,
Vous en qui déjà se révèle
Le plus pur sentiment chrétien.

Allez ; que votre appel sonore
Retentisse joyusement.
En Rhode Island, ailleurs encore,
Parlez au jeune homme, à l'enfant.

Parlez à l'homme dans la force
De son ardente activité,
Et que chaque article s'efforce
De répandre une vérité.

Que chaque ligne plaise, inetruiise,
Et trouve le chemin des cœurs,
Qu'on puisse dire qu'à l'église
Vous menez, " Cloche," vos lecteurs.

Et plus loin ;

Notre petite *Cloche* sonne à pleine volée pour souhaiter une sainte et heureuse nouvelle année à tous ses Lecteurs, à ses aimables Correspondants, à ses zélatrices et à ses zélateurs, et surtout à ses généreux protecteurs. Que la divine Providence les comble tous de ses bénédictions.

Et encore :

Nous ne saurions trop remercier Messieurs les curés et vicaires qui ont eu la grande bonté de recommander à leurs paroissiens la lecture de la "*Cloche*". Nous nous efforcerons toujours de nous rendre dignes de leur bienveillante protection.

Enfin voilà le clou :

St Antoine nous a aidés au-delà de nos espérances. Malgré un très iort tirage, nous avons dû refuser plus de 1200 numéros de notre petite revue.

RIGOLO

AUTOUR D'UNE STATUE

Un évêque, dont toutes les autres qualités disparaissent en un recueillement général de piété, Mgr de Meaux, eut la courageuse idée d'élever un monument à Bossuet, qui n'en a pas encore au pays de France.

Et les difficultés vinrent ; mais vous ne savez pas de qui.

Des affreux révolutionnaires, sans doute ?

Point ! Ils ne sauraient en vouloir à celui qui a montré les trônes tombant les uns sur les autres en un fracas effroyable.

Des libres-penseurs ?

Point. Ceux qui savent entendre pardonnent à Bossuet sa piété, parce que cette piété fut habillée de ce manteau rare et précieux qui est le génie. Même pour les ennemis de l'Eglise, Bossuet reste le grand Bossuet. S'il avait cette force génératrice qui s'abat sur les idées et les féconde, il avait aussi l'art qui est la beauté. Par là, il est isolé des siècles et du culte. Il n'a pas de date au-dessus de sa tête, pâle étoile qui vacille et qui s'éteint. Il a le soleil éternel, le soleil qui ne relève pas du temps et dont la lumière est absolue.

Eh bien ! contre le monument de cet homme,

les difficultés sont venues des catholiques : Bossuet était gallican, Bossuet voulait une église de France soumise pour les dogmes, indépendante pour la discipline ; Bossuet était l'évêque de la déclaration en 1682.

Il faut dire à la louange du Pape, que Léon XIII s'est élevé contre ce rétrécissement d'idées, contre cette manière raccourcie de comprendre l'histoire, contre la mélancolie plaisante de ces catholiques français qui veulent être plus Romains que Rome.

Et, cette semaine, la *Semaine Religieuse* de Paris, autorisée par Léon XIII et le cardinal Richard, ouvre une souscription pour le monument de Bossuet à Meaux. Les oboles vont arriver, et il faut espérer qu'elles ne viendront pas seulement du clergé, mais de tous ceux qui aiment l'idée présentée dans l'admirable manteau de la phrase parfaite. Il serait beau que les enfants de l'Université prissent dans leurs mains les listes tombées des mains du clergé, et que tous ceux qui aiment les lettres fussent, par souscriptions très petites, les collaborateurs de la grande œuvre expiatoire.

Je ne sais quel sera le monument, mais il est facile de savoir ce qu'il devrait être. Le socle de granit pourrait porter des paroles de Bossuet gravées en lettres profondes, et la matière du socle ne serait jamais aussi ferme que la forme de la pensée. Ce serait d'abord un passage de la lettre confidentielle au cardinal d'Estrées :

" Les tendres oreilles des Romains doivent être respectées, et je l'ai fait de tout mon cœur... Je n'ai voulu ni trahir la doctrine de l'Eglise gallicane, ni offenser la majesté romaine. En un mot, j'ai parlé net, car il le faut partout et surtout dans la chaire. "

Ce serait aussi cette phrase d'un sermon :

" Puissent nos relations avec Rome être telles qu'elles soient dignes de nos pères et digne d'être adoptées par nos descendants. "

Ce serait encore cette sublime précision :

" Saint Louis publia une pragmatique pour maintenir, dans son royaume, le droit commun et la puissance des ordinaires selon les conciles généraux et les institutions des Saints-Pères. Qu'on ne nous demande plus ce que c'est que

les libertés de l'église gallicane, les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis. "

Et, dans un cartouche d'or, il faudrait ciseler la calme réponse de Bossuet à la lettre violente d'innocent XI, avec cette conclusion où respire l'âme de la France :

" Vous voyez qu'il faut penser de ce Bref (du Pape) combien il est nul par lui-même, puisqu'il suffit de prouver qu'on a non seulement déguisé, mais encore entièrement caché à cet excellent pontife les principaux moyens de la cause et toute la suite des faits. . .

" Nous désirons ardemment qu'un courage si intrépide se réserve pour des occasions plus importantes, et qu'un pontificat aussi recommandable, dont on doit attendre de si grandes choses, ne soit pas entièrement occupé d'une affaire trop peu digne d'une aussi forte application. "

Jamais, peut-être, l'ironie ne fut concentrée dans le respect avec une semblable énergie.

Enfin, il est une parole de Bossuet qui est trop belle pour être gravée sur un piédestal. Il faudrait l'écrire, sous la main du prince de la pensée, sur un rouleau de bronze placé près de lui. Une faction s'occupait à travestir, à trahir la parole de l'évêque, et l'évêque s'écria :

" Je l'ai bien prévu : mais à cela je n'ai autre chose à dire sinon que les évêques qui parlent doivent regarder les siècles futurs aussi bien que les siècles présents, et que leur force est à dire la vérité telle qu'ils l'entendent. "

Entouré de ces paroles, un Bossuet de marbre ou de bronze serait lumineux comme si, à l'instant, sous ses pieds, surgissait un incendie de gloire.

Si le cardinal Lavigerie vivait, il ne tremblerait pas, lui, pour écrire son nom sur la liste tendue au monde chrétien. Un jour l'archevêque de Carthage vint à Paris pour demander l'appui d'un ministre contre la Propagande romaine qui violait les droits de la France, selon le nouvel usage. Le ministre n'avait pas compris et le cardinal était furieux, comme il savait l'être, avec beaucoup d'art. " Allons voir Bossuet ", dit-il à un ami qui l'accompagnait. Et le cardinal traversa la rue de Rivoli, entra au

Louvre, en homme qui connaît son chemin, et vint se planter devant le Bossuet de Rigaud.

L'effet irrésistible de la solennité de cette figure est qu'elle nous fait parler bas comme au pied d'un autel. L'âme du maître semble retirée dans le désert de cette somptueuse personnalité, sous les plis lourds de ces draperies. L'évêque de Meaux est déjà vieux, mais son regard dit l'inaltérable génie, la seule chose qui ne puisse pas se rider quand les autres sentiments ou les autres passions ont été flétris dans le cœur de l'homme.

La notion des éternelles certitudes répand sa calme lumière sur le soir de cette vie, comme un pur flambeau allumé aux astres de Dieu. Des yeux puissants en éclat et en rayon creusent et enfoncent dans l'âme du spectateur leur regard, comme une spirale infinie. Seul, le pli des lèvres dit que l'homme peint là a vu des choses qui l'ont saisi d'amertume. Car la physionomie est pour le reste fermée aux curiosités des siècles.

Et l'on se demande, en regardant ce somptueux portrait, si le modèle aime la gloire ou simplement la vérité. Les mains même ne révèlent pas leur mystère. Lavées à la pâte demande, ténues comme des mains de femme, elles pourraient porter le gantlet de fer. Ces doigts sont de force à manier une épée, et l'homme qui les eut fut un homme de combat. . . Mais le souvenir ne peut pas retracer l'éloquence qu'eut, pour un seul auditeur, le cardinal Lavigerie, devant l'œuvre de Rigaud, ou plutôt devant le génie de Bossuet vivant par le génie de Rigaud.

Le civilisateur de l'Afrique termina par une anecdote peu connue : L'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet, parlait au grand homme mourant des amis dévoués à sa personne et à sa gloire. A ce mot de gloire, l'évêque de Meaux, déjà être dans le tombeau, déjà étranger à la terre, comme saisi d'un saint effroi, se souleva sur son lit de douleur et retrouva la force de dire :

— Cessez ces discours ! et demandez à Dieu pardon pour moi !

Le sculpteur du monument actuel devra se souvenir de ce détachement et aussi de la

simplicité que montra longtemps l'évêque de Meaux.

— Sans faste, dit un contemporain, sans ostentation, sans vains amusements, il ne parut jamais rien sur sa personne que de grave et de sérieux : ont eût cru voir un simple ecclésiastique.

Inspiré par cette connaissance, le sculpteur ne ferait pas un pastiche de Rigaud, mais une image fidèle, si l'image du génie peut jamais être fidèle.

JEAN DE BONNEFON.

La Cite du Sang

MARQUEURS

Que peuvent bien être, dans la vie, les êtres d'apparence chimérique, à bariolages d'arlequins et qui courent, coiffés de plumets, dans les marchés de la Villette, pour marquer les moutons à tuer ? Quand la vente marche et qu'on "fait des affaires", on les voit partout à la fois, promenant leurs aigrettes falotes, sous le vaste jour du hall. L'acheteur, l'achat conclu, appelle vite l'aigrette qui passe, elle accourt, et tout un tatouage s'abat en une minute, comme sur une bande d'étoffe imprimée à la mécanique sur le lot vendu. Si promptement, cependant, qu'il opère, si souvent qu'on l'appelle et si vivement qu'il réponde, un marqueur, malgré tout, ne travaille, comme marqueur, et ne peut travailler, que les jours de marché, c'est à-dire deux fois la semaine, et trois heures seulement chaque fois. Il gagne ainsi "une pièce" de cinq à six francs, ou même de six à sept, mais ne peut pas y trouver de quoi vivre. En dehors de cet emploi, il lui faut donc en avoir d'autres, il cumule, et avec quels autres emplois cumule-t-il cet emploi bizarre ? Que fait-il autrement, et qu'est, dans l'existence, cette marionnette qui marque pour la mort ?

Le marqueur, en général, est plutôt vieux, et travaillait, auparavant, dans l'un de ces métiers violents, placeurs, bouviers ou tueurs, où il faut une force qu'ils n'ont plus. C'est un "enfant de l'Abattoir", comme on vous le dit d'un mot plein d'expression... Mais nous ne savons enco-

re ainsi que ce qu'il était, nous ne voyons toujours pas ce qu'il est... Et qu'e-t-il?... Que peut-il être?... Nous allons pendant qu'ils courent dans la foule, avec leurs paniers et leurs pots, leur indescriptible costume, et leur plumet de mardi-gras, suivre l'histoire de trois d'entre eux.

L'un deux est connu sous le nom de Zouave, et vous répond militairement, quand vous arrivez à le saisir dans une des rares minutes où il ne file pas en coup de vent :

— Dix-huit ans de service ! Les Bédouins, l'Italie, le Maroc, le Mexique !... Médaille militaire et médaille coloniale...

Mais il vous a déjà faussé compagnie, et vingt-cinq dos de moutons, là-bas, rutilent, sous son poing, de grandes lettres fraîches qui ensanglantent les toisons, pendant que d'autres, noires et bleues, décorent les têtes et les queues... C'est un petit homme lesté et boulot, et tout bonnement habillé d'un gilet à manches et d'un pantalon, mais sous une couche si luisante et si épaisse d'on ne sait quel bitume, sous un enduit si gluant dont il est si prodigieusement empoisé, et si moucheté, en même temps, de toutes sortes de mouchetures, qu'il a l'air d'être tombé dans un tonneau de goudron, et de s'être battu ensuite à coups de balai trempé dans des pots de couleurs. Son grand plumet, là-dessus, danse sur le côté d'un chapeau de paille défoncé, et son œil, clair comme une pièce de monnaie neuve, guette à la fois les quatre coins du hall dans sa tête ronde comme un boulet. En quittant le régiment il s'était fait bouvier, mais un coup de pied de bœuf lui a cassé la jambe, et depuis il marque les moutons. Six francs par marché, douze francs par semaine, quarante-huit francs par mois, c'est toutefois plutôt peu, et le Zouave le reste du temps, est concierge dans une école. Il tient, à l'ordinaire, la loge d'une institution, et deux fois seulement par semaine, se met dans sa gluante carapace, coiffe son plumet, prend ses pots, et barbouille ses cinq cents moutons. Il clopine un peu quand il court, et l'une des jambes est devenue raide, mais il n'en court pas moins bien, et se transporte comme électriquement, d'un bout du marché à l'autre. Le plu-

met qu'on appelle n'est même pas toujours le sien, mais il n'en répond pas moins, arrive, et dit simplement sous son panache :

— Quand on ne m'appelle pas, je m'appelle... Ça n'est pas moi, ça ne fait rien !

... "Le Vieux"... C'est le nom qu'on donne à l'un des autres, et le Zouave, auprès du Vieux, vous semble presque banal. Ah ! ce Vieux, ce petit dos voûté, ce corps maigriot, cet œil de pie, cette goutte au nez, et ces petites jambes grêles et raides qu'on dirait des patte sde corbeau ! Il est, à lui tout seul, plus gluant et plus luisant, plus enduit et plus moucheté que tous ses collègues réunis. Tous les peintres du quartier semblent avoir râclé leur palette sur sa petite bosse, et essuyé leur couteau sur ses petits mollets. Un vieux tyrolien le coiffe, un reste de panache magenta tremblotte sur le tyrolien, et des ficelles, avec tout cela, lui entortillent les jambes et les bras, comme à un vieil épouvantail qu'on aurait voulu consolider. Il n'a peut-être pas encore quatre-vingts ans, mais ne doit plus en être loin, et il court, lui aussi, portant ses paniers et ses pots, mais d'un petit pas poussif avec un sautillement pénible et saccadé.

Et que fait le Vieux ?... Comment vit le Vieux ?... Nous allons, ici, entrer encore darantage dans une sorte de merveilleux... Le Vieux est riche et possède, à ce qu'on vous raconte, plus de cent mille francs de biens en terre, qu'il cultive ou fait cultiver, mais qui lui rendent et dont il enfouit les revenus. Ce petit fantôme de bientôt quatre-vingts ans, cassé, voûté, tremblant, et qui trotte et galope toujours, est un insatiable avare, un Grandet du pavé, et il court, sur le marché, sous son bout de panache magenta, à la poursuite des trois ou quatre francs qu'il arrive encore tout haletant, à gagner pendant ses trois heures. On l'a vu autrefois abatteur de porcs, mais son véritable métier a toujours été d'en avoir cent, choisis et pratiqués pour leurs petits profits. Logé dans un trou de banlieue, il y fait pousser des légumes, y élève des poules, des lapins, et le temps de route à faire, de ce coin de campagne aux divers endroits où il a ses petites industries, serait du temps perdu pour un autre, mais ne peut pas en être pour lui. Il s'est

fait, sur tous les parcours, toutes sortes de clientèles, petites crémeries, petits bouillons, petits épiciers, petits ménages, et ne va jamais nulle part, soit au marché pour marquer ses moutons soit ailleurs pour autre chose, sans s'être au moins chargé d'une volaille, ou d'un lapin, ou de légumes, ou même, tout à la fois, de lapins, de volailles ou de légumes, et sans les écuoler, au passage, à toutes ses petites crémeries, tous ses petits épiciers, tous ses petits ménages et tous ses petits bouillons. On ne l'a jamais vu sortir de chez lui sans une poule, et jamais, non plus, à l'Abattoir, on ne l'a vu coiffer son plumet, et se mettre dans ses ficelles, sans avoir vendu sa poule. Quand vous l'apercevrez, dans le marché, trotter de son petit pas qui butte, il a déjà gratté la terre tout le matin et placé, en venant tout le long de sa route, ses lapins et ses carottes.

— Et il est vraiment devenu si riche ?

Mais, ici, on se récrie très haut :

— Le Vieux ?... Il a des *propriétés* partout ! Oh ! des petites propriétés, des bouts de terre, des lopins, mais des propriétés tout de même... Et il en a en province, dans les environs... Il en a dans tous les pays !... Et de l'argent ! Ah !... Il en fourre dans toutes ses vieilles poches, dans tous ses vieux bas, dans toutes ses vieilles culottes... Il en a enterré de tous les côtés, il a des cachettes dans tous les coins !

Et vous le voyez toujours courir, s'essouffler dans la foule du hall, et enfouir de son bras qui tremble les lettres sanglantes dans les toisons. Quelquefois, il passe tout près de vous, s'arrête, vous regarde, tourne la tête, et vous croyez qu'il doit entendre ce qu'on vous raconte sur lui, mais on vous dit alors, sans même baisser la voix :

— Il est sourd, mais il a l'œil...

Et il a bien, en effet, dans sa figure barbouillée, l'œil du sourd, l'œil *qui écoute*. Il voit le moindre appel, ramasse ses outils et court, court, tout cassé, gagner ses quatre ou cinq sous...

... Troisième silhouette... Est-ce un vieillard, celui-là, ou bien est-ce un enfant ? On ne sait pas... Le Zouave, avec sa vitesse et ses transformations de personnage, a déjà quelque chose

de fantastique. Le Vieux, avec tous ses métiers et ses mystérieux laopins de terre, semble manquer encore un peu plus d'existence réelle, et le troisième, avec son âge ambigu, en manque encore davantage. Il est sonneur et gardien du cimetière dans les environs de Paris, et ne se travestit ainsi, lui non plus, en marionnette, qu'en dehors de son état. Il met son plumet quand les cloches le lui permettent, et donne seulement aux moutons le temps que lui laissent les tombeaux...

MAURICE TALMEYR

L'AMI D'YVON

Elle était mélancolique en diable, ce jour-là, par cette grise et mucre matinée de décembre ; elle était d'une mélancolie à vous mettre la mort dans l'âme, et bref, pour tout dire, elle donnait presque envie, ce jour-là, d'aller se noyer, la petite lande de Ploubaznaéc, la petite lande qui dévale vers la grève.

D'ordinaire, la pauvre, surtout les dimanches et même pendant la semaine, elle est plutôt joyeuse et encourageante à vivre. Pas absolument par son charme propre, peut-être, mais par les gens et les bêtes qui la peuplent et qui n'ont pas l'air de trouver, malgré tout, l'existence trop insupportable.

En fait de charme propre, la petite lande de Ploubaznaéc n'en a guère. Et d'abord, elle est petite, toute petite. Elle ne peut donc pas, comme la plupart des landes bretonnes, ses grandes sœurs, avoir le charme de l'immensité, de la solitude, du silence. Elle n'a pas non plus celui de la sauvagerie. Voisine du village, sans cesse piétinée par les gens et par les bêtes, elle ne saurait être farouche. Elle y fait tout ce qu'elle peut, mais n'y réussit point, avec les rares touffes d'ajoncs dont elle essaie de se héricher et la demi-douzaine de roches qu'elle dresse parmi ces ajoncs. On dirait des verrues dans une barbe maigre.

En revanche, cette barbe maigre sert de vague pâture à des vaches, à des moutons, à des porcs, que garde en jouant une marmaille turbulente ;

et, sur les verrues, sont assis des anciens et des anciennes, cell's-ci tricotant et enfilant encore plus de paroles que de mailles, ceux-là discutant à grands gestes et le verbe haut ; tant et si bien que la petite lande de Ploubaznaéc, surtout les dimanches et même pendant la semaine, est d'ordinaire plutôt joyeuse, à preuve que les filles y daudent souvent, ce qui ne donne pas alors, avouez le, envie d'aller se noyer.

Mais ce jour-là par cette grise et mucre matinée de décembre, elle était mélancolique en diable, la petite lande de Ploubaznaéc, la petite lande qui dévale vers la grève.

Pourquoi, aussi, la voyant sans bêtes ni gens, réduite à ses rares touffes d'ajoncs et à sa demi-douzaine de roches, pourquoi m'obstinais-je à y déambuler solitairement ? Je n'en savais, ma foi rien moi-même. Peut être en moi seul était cette mélancolie, par cette grise et mucre matinée de décembre, me rappelant tant de décembres morts, et qu'une année de plus allait encore mourir, et que, finalement, tous tant que nous sommes, vivants qui croyons vivre, nous sommes toujours un peu des gens en train d'aller se noyer.

Soudain, comme si, du bout de la petite lande là-bas, sur la grève, une voix répondait à ces pensées lugubres, voici que l'on se met à clamer, longuement, plaintivement, sinistrement :

—Yvon est mort ! Yvon est mort !

Je cours. Je suis la pente qui dévale vers la grève. J'arrive à la mer. Sur le sable, au bord des flots montants, un vieil homme était couché à plat ventre. C'est lui qui poussait ce cri d'agonie entrecoupé de larmes et de sanglots.

—Où, lui dis-je, où est-il mort, Yvon ? Il n'est peut-être pas mort ! On peut encore le sauver !

Je pensais que le vieil homme parlait de quelque enfant confié à sa garde et tombé dans un trou d'eau, comme il y en a par là. Je le pensais sans y avoir d'autre raison que l'expression douloureuse du vieil homme.

—Non, non, me répondit-il. On ne peut plus le sauver, Yvon. On ne peut plus, vous voyez bien. Vous voyez bien qu'il est mort, Yvon, puisque... puisque.

—Puisque quoi ? fis-je, en le secouant, pour l'obliger à conclure sa phrase.

— Puisque, acheva-t-il, Yvon, c'est moi.

Je m'aperçus alors que le vieil homme était abominablement soûl, et que mon sauvetage d'Yvon allait consister, sans grand danger, mais avec assez de peine, à ramener Yvon chez lui.

— Eh ! dis-je en le soulevant par-dessous les bras, vous n'êtes pas mort, l'ancien. Vous êtes ivre-mort seulement. Allons, tenez-vous un peu ! Et dites-moi où vous demeurez, que je vous y conduise !

— Mais, reprit-il, c'est comme si j'étais mort, puisque mon ami est mort. Lui, oui, il m'aurait reconduit à la maison. Il m'y reconduisait toujours, quand j'étais soûl. Mais il ne peut plus m'y reconduire, dame, puisqu'il est mort. Et, d'ailleurs, si je suis soûl tant que ça aujourd'hui, c'est justement parce qu'il est mort, vous comprenez ?

Il va de soi que je ne comprenais rien du tout. Mais j'ai assez l'habitude des ivrognes pour savoir qu'il ne faut pas les contrarier. Je n'insistai donc pas et me contentai de faire, cahin-caha, remonter au vieil homme la pente de la grève à la lande.

Ah ! Dieu de mon bon Dieu ! s'écria-t-il en redoublant de sanglots et de larmes, dire que j'y ai passé tant de bonnes heures avec lui, ici ! Je la reconnais, notre lande. Il l'aimait, notre lande. Et moi aussi je l'aimais. Mon ami, mon pauvre ami, mon cher ami, l'ami d'Yvon, le seul ami d'Yvon !

Il s'était affalé par terre, lourd comme un plomb et je ne pouvais plus le relever. Je tâchai, au moins, de le consoler un peu.

—C'était un brave ami, dis-je, je n'en doute pas. Je suis désolé aussi, croyez-le bien, qu'il soit mort.

—Hélas ! hélas ! reprit-il, si vous saviez tout !

Le vieil homme me regardait en ce moment avec des yeux effarés. Ce n'était certes plus l'effarement de l'ivresse. Je ne cacherai pas que j'eus un petit frisson et comme le pressentiment que j'allais être mis dans la confidence d'un crime. Ces Bretons sont si batailleurs, si féroces parfois, quand ils ont trop bu de leur rude eau-de-vie ! Je n'osais plus interroger. Mais lui :

—Eh bien ! oui, là, vous devinez la chose. Je l'ai tué.

Puis redevenu tendre tout à coup, après l'éclair sauvage de cet aveu ;

—Et je l'aimais tant, mon ami ! Tous les jours ensemble, je vous dis ! Et toujours lui qui me reconduisait à la maison quand j'étais soûl ! Il m'amarrait à lui par un filin tenu à son poignet. Et allez-y donc ! Sur le cul, sur la tête, n'importe comment, il me reconduisait. Et nous rentrions toujours. Et je l'ai tué, voilà ! Et c'est pour ça que je suis si soûl aujourd'hui. Dame ! depuis deux jours que je bois pour oublier qu'il est mort, que je l'ai tué ! Et il ne peut plus me reconduire, puisque je l'ai tué ! Et moi aussi, du coup je suis mort. Ah ! mon ami, l'ami d'Yvon !

Brusquement en se frappant la poitrine à grands coups :

—Et c'est bien fait pour toi, canaille ! Et tu crèveras ici, où tu es tant venu avec lui ! Oui, tu y crèveras d'indigestion. Tu n'as que ce que tu mérites. Pourquoi en as-tu tant mangé ?

—De qui ? m'écriai-je, bouleversé d'horreur.

—Mais, fit-il de mon ami, de mon seul ami de celui que j'ai tué, de celui qui me reconduisait chez nous quand j'étais soûl, de celui que tout le pays appelait l'ami d'Yvon, de celui que j'ai saigné moi-même pour la Noël, de mon cochon.

Je riais maintenant aux éclats, pendant que le vieil homme s'était remis à fondre en larmes et à étouffer de sanglots.

— N'y a pas de quoi rire, fit-il soudain.

Et je compris, soudain aussi, qu'il avait raison, le pauvre vieil homme, et qu'il n'y avait pas de quoi rire, en effet. Et c'est pourquoi, après l'avoir ramené aux premières maisons du village, je revins me promener, plus triste que jamais, sur la petite lande si mélancolique, d'une mélancolie à vous mettre la mort dans l'âme, sur la petite lande où tous, tant que nous sommes, nous devrions chaque jour nous lamenter comme cet ivrogne, et pour la même cause !

JEAN RICHEPIN.

Voyez l'annonce de la **DERMATINE** sur la dernière page.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on echerche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

AUX VOYAGEURS.

Qu'ils se gardent bien de se mettre en route sans se munir d'une provision de BAUME RHUMAL. 2

Je voudrais bien savoir ce que les peuples civilisés peuvent bien penser du Canada en lisant les lettres échangées entre Monseigneur et le propriétaire de la *Presse*.

Ici, l'opinion générale est que le coup de pied de Monseigneur a été aussi bien accepté qu'il a été bien administré, et tout le monde est content.

Mais on doit avoir une triste idée de nous à l'étranger,

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 la bouteille. 2

Je constate toujours avec un plaisir constant que les Belges ou les Français qui viennent s'établir dans le pays ont toujours la meilleure chance d'arriver aux postes les plus enviables dans les divers services publics. La dernière nomination est celle de M. Janin. C'est une nomination municipale. Je présume que ce monsieur a toutes les qualités requises pour la place qu'il occupe, mais je trouve étrange qu'on ait voulu empêcher des citoyens de Longueuil d'avoir de l'emploi à l'Hotel-de-Ville.

Une autre nomination étrangère en remplacement de M. McGown, est celle de M. Lippens. Celle-là dépend de l'hon. Secrétaire de la Province, qu'à dû faire un gros travail de signature.

Avant de s'endormir il y a quelques mois, papa Marchand a averti son secrétaire particulier de le réveiller à six heures, jeudi, le 18 courant, pour aller à Québec ouvrir la session provinciale.

**

On ne peut pas dire que les candidats municipaux ne sont pas nombreux. Il y en a partout et tous les jours il en surgit de nouveaux.

**

CHEZ LES ENFANTS.

La gorge des enfants est un trésor délicat : au moindre embarras donnez-leur du BAUME RHUMAL. 1

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

Faites abonner vos amis au REVEIL.

POUR VOUS, MESDAMES!

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur!

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA